

chapitre 4 : Il court, il court, le furet.

Le furet contrairement à l'opinion de nos contemporains, n'est pas une sorte de blaireau méprisable et curieux, c'est un jeu :

"Jeu de Société, dans lequel les joueurs, assis en rond, font passer un anneau dans une corde, tandis qu'une autre joueur cherche à le prendre."
(Larousse).

Le furet, contrairement à l'idée des joueurs, n'est pas qu'un anneau ou une laisse, c'est un petit mammifère, redoutable chasseur de lapins. On l'entraînait, au néolithique, à se reconnaître parfaitement dans les gigantesques dédales qu'étaient les garennes de ce temps là. On lui concédait toujours une partie royale du butin, mais à la proportionnée mesure de son appétit, et pour maintenir son flair. Ce n'est qu'à partir de la fin de l'âge du bronze qu'on l'attacha car, à cette époque, l'homme venait de briser toutes ses alliances antérieures avec les espèces animales. L'âge du fer commençait.

Le furet en vint à représenter symboliquement quelques peuplades des forêts, très douées pour certaines recherches et contre-recherches, mais témoins vivants d'une époque révolue. (cf. l'expression "poser un lapin", en effet à multiples sens, selon qu'on y voit le don complet, ou simplement la remise de la peau, ou tout bonnement encore, une bête endormie et qui s'échappera ensuite). On déclara d'ailleurs cet âge antérieur "farouche et barbare", pour oublier les crimes rituels qu'on y avait soi-même perpétrés. D'où la petite chanson à clef que tout le monde connaît bien (Il court, il court, le furet, le furet des bois, mesdames...). Mais quelles sont donc les nobles et civilisées associations, les "dames", sur lesquelles ironise si bien le troubadour complice des temps anciens, l'anonyme compositeur de ce texte pour "enfants" ?

Car, pour ce qui était des textes pour les "enfants", je fus servi dans la période qui suivit, merci ! Jamais je n'avais rassemblé autant de documentation sur les contes et les belles histoires du premier âge à l'adolescence. Que voulez-vous, j'étais rentré sans le vouloir, au départ du moins, dans l'univers des jeux de rôles, pour traquer mon "complot des pin's" !

Je n'avais plus d'opportunités pour les deux semaines qui suivaient, en ce qui concernait mes plans d'embauches. Et, comme je ne voulais pas être désœuvré en attendant les quelques maigres résultats devant tomber, je décidai de me lancer dans l'enquête. C'est ce qui me motiva, les premiers jours, et fut le moteur de ma persévérance dans ce domaine. Chacun sait que l'inaction est sévère pour le moral.

Tout d'abord, en y réfléchissant, l'attitude du journaliste, je ne la trouvais pas très normale. Il semblait un témoin trop distant, dans toute cette histoire du train, un peu comme un distingué entomologiste face à une espèce nouvelle. Et pourtant, il avait recueilli l'objet. Était-ce une attitude feinte, ou bien naturelle ? Pas trop cohérente, estimai-je, pour un journaliste, dont une des premières qualités devrait être la curiosité. Et puis, ce qui me frappa soudain comme une évidence, il aurait du remettre le bijou à son propriétaire quand il était tombé. Je me rappelais clairement en effet le moment où l'homme se pencha pour ramasser quelque chose. Ce pouvait être ça... Pourquoi me le remettre alors ? Pour se venger du raffut de tous ces jeunes ? Mais leur quête d'indices, dans leur jeu, plaiderait plutôt en leur faveur. Il connaissait trop bien le milieu des jeux de rôles. Ou alors, c'est qu'il était de mèche avec eux pour jouer une bonne farce à un malheureux benêt de mon espèce. Cependant, pourquoi aurait-il pris la peine de m'éclairer de ses lumières sur les jeux ? Et vu l'embrouillamini du chahut de début, il était très difficile de simuler une perte accidentelle du pin's, à moins de s'entraîner un moment avant, car les lycéens y allaient avec un entrain qui faisait plaisir à voir, je vous prie de me croire ! Enfin, le plus âgé d'entre eux m'avait dit : "J'ai voulu le mettre par provoc.". Or, lorsque le journaliste me le donna, il avait sa pince, et était donc complet. Il n'avait, par conséquent, pu tomber tout seul. D'autre part, je n'ai pas remarqué que mon voisin eût des pinces de remplacement. Ne m'avait-il pas déclaré : "Je ne fais pas la collection de ces objets" ? Non, décidément, tout cela ne collait pas !

Je n'avais pas oublié, d'un autre côté, le rêve de Théo, duquel j'avais reconnu, comme je l'ai dit par ailleurs, la véracité, par l'originalité de ces phénomènes paranormaux. J'avais confiance en son avertissement spirituel. Et puis, les allusions à cette histoire sur "dame Terre", du psychologue grassouillon, me trottaient aussi dans la tête.

Je décidai finalement de me rendre au siège de la revue spécialisée dans les jeux, indirectement à l'origine de tout ceci, afin d'obtenir l'adresse de ce mystérieux journaliste, pour qu'au moins je puisse lui écrire, sinon le revoir "entre quat'-z-yeux".

J'étais un peu intimidé, gauche même, quand j'entrai dans ce journal. Je me sentais une sorte de voyageur étranger dans un milieu étrange. Je fus reçu avec l'équivalent moderne de l'exquise politesse des nomades pour le pèlerin qui vient de loin. Un grand patron d'hôpital face à un guérisseur aurait été aussi courtois; un archiviste d'une bibliothèque rare, devant un incendiaire, aurait eu la même confiance; un chasseur de trésors sur un chantier de fouilles tenu par de doctes et professionnels archéologues aurait été autant le bien venu. Bref, je n'étais pas du métier. On me le fit savoir, comme a dit La Fontaine dans "le loup et l'agneau", et ailleurs du sort de l'âne des "Animaux Malades de la Peste".

La transparence des administrations et leur sens du service sont notoires. Malgré vos efforts, vous ne pouvez pas toujours obtenir les renseignements qui vous font défaut car ils ne sont déclarés finalement accessibles qu'aux spécialistes, en ce qui concerne, du moins, les cas peu courants. C'est en flagrante contradiction avec le dernier article de la *Constitution des Droits de l'Homme et du Citoyen*, stipulant que toute administration est redevable de sa gestion devant les citoyens. Comme ce texte a été élaboré, à l'époque, par une majorité de membres du Barreau, je suppose que le mot "citoyen" veut dire "avocat" dans ce passage précis. En effet, il vous suffit de verser une "provision" à un bon licencié ou, mieux encore, à un docteur en droit, pour que, miraculeusement, les armoires et les dossiers s'ouvrent, et que vous obteniez ce qui était légitime d'acquérir, bien avant, par vos propres moyens. Pour revenir à mon cas. Je m'en souvins brusquement, j'avais fréquenté, par l'intermédiaire d'une copine, un jeune, sympathique au demeurant, détenteur de la précieuse carte de Presse. Peut-être que, par là, je pouvais trouver une possibilité. A voir si c'était possible. Il accepta volontiers de me rendre le service dont j'avais besoin, sans recevoir plus de détails évidemment, et moyennant un bon repas entre vieux célibataires, ainsi que l'adresse oubliée de mon ex-copine. Voyez-vous, c' n'est point la même chose, mais ça marche d' la même façon !

C'la n' servit pourtant point à grand chose ! Personne n'avait vu de sa vie mon journaliste du train. Une bonne mémoire, et quelque talent d'amateur, m'avaient permis de dresser un portrait assez fidèle du personnage. Photocopié en plusieurs exemplaires, ce dessin pouvait rendre d'estimés services. Mais rien. Nulle part. Jamais. Une seule piste me conseilla-t-on. Allez rôder en les deux ou trois librairies spécialisées dans les jeux de rôles. La plupart sont, me dit-on, dans le quartier des Ecoles, entre la rue Saint Jacques, les antiques arènes romaines et le jardin botanique de Jussieu.

Il fallut que je m'avouâs bredouille, pour me convaincre de m'introduire dans l'antre des enragés des jeux de rôles ! Après une visite à Beaubourg où le rayon jeux était faible et dévalisé dès l'aurore par les passionnés, je dus accepter de me rendre à "La Grotte de Polyphème".

Vu du dehors, le rez de chaussée se consacrait à des puzzles, des constructions de bois géométriques copiées des dessins de Léonard de Vinci ou Dürer, vite ennuyeux. Ne m'intéressaient pas plus les inquiétantes et grotesques figures de certains monstres de l'espace, et autres visqueuses inventions, que Lovecraft n'aurait certes pas méprisés, mais aurait au contraire gardés et légués avec soin à ses héritiers. Ces cauchemars d'Arkham-la-maudite, statufiés et destinés au plus grand bien d'une jeunesse apparemment privée de traumatismes existentiels, trônaient de part et d'autre de l'entrée. Tout cela devait faire partie d'une savante stratégie commerciale. Les abords de ce palais de dame Tartine, version fin XXème, devaient sans doute avoir la même fonction que les féroces génies ailés de céramique aux portes de l'antique Babylone: apeurer l'ignare, indigne de la culture phare du moment. Mais si l'écorce de la châtaigne impressionne par ses piquants, le fruit derrière la coque ne laisse pas de vous sustenter correctement, si vous avez le courage de passer outre. Car vous n'ignorez pas: la noix en est nourrissante. Je bravai donc sans plus attendre l'interdit de la porte, conscient qu'il ne s'adressait qu'au vieux bourgeois démis de tout esprit ludique, ce qui n'était certes pas mon cas sur ces trois points (je parle du beauf. rassis et sans humour, au cas où vous ne comprendriez pas, et pas d'autre chose !).

Les étages inférieurs me passionnèrent nettement plus. On se devait de descendre, et de plus en plus profondément, au fur et à mesure que

l'innocence des sujets traités, ce faisant, paraissait de moins en moins évidente. O symbolisme de la hauteur, et de l'architecture d'une manière générale ! Symbolisme inconscient mais néanmoins révélateur ! J'ai ainsi connu une grande librairie où le rayon littérature trônait au plus haut, les livres de sciences se laissaient reculer dans une dépendance difficile d'accès et prudemment lointaine, le secteur artistique arborer près du bel escalier classé Haussman, l'économie à côté du tiroir-caisse, et l'ésotérisme au sous-sol. Ici, il y avait plusieurs couches de sous-sol. On trouvait les manuels des jeux de groupes les plus invraisemblables, preuves de la prolifique imagination créative de l'humaine nature, quand il s'agit de faire autre chose qu'une ennuyeuse tâche quotidienne. Tout était classé par sujets : l'espace, la S.F., l'économie mondiale, la géopolitique, les scénarios de catastrophe nucléaire, les contes de plusieurs régions de la planète et, en jeux scéniques, avec variantes s'il vous plaît, des pans entiers de l'histoire du monde. Le rayon des nouveautés tenait lieu d'indicateur de tendance, de toutes les tendances pêle-mêle présentées, malgré les fatuitantes prétentions commerciales qui voudraient faire surgir quelque chose du lot, quelque chose qui n'est pas le bon... Que sais-je encore ? Je ne pensais pas qu'il y eût autant de diversité dans les espèces de jeux de rôles. Chose étrange, les sujets les plus inquiétants, motards barbares post-atomiques, Longs-Couteaux et autres Teutoniques suspects, se trouvaient tout au fond, en bas, tandis que les figurines des mêmes, je les avais vues en vitrine. J'ai eu entre les mains quelques rares bouquins démontrant, avec force dessins convaincants, qu'on pouvait reconstituer aisément l'ambiance si typiquement gaie des burgs nazis du III^{ème} Reich. Mais tout cela se trouvait près d'une sorte de porte dérobée, pour mettre cette partie du stock rapidement à l'abri d'un quelconque coup de main de fans hystériques, je suppose.

Toutefois, ce n'était pas ces fariboles insensées qui m'intéressaient, mais plutôt quelque chose sur l'Oie, le jeu de l'Oie, ou tout ce qui pouvait s'y rapporter. Quelque chose aussi qui pouvait rappeler à bio-écologiser le monde, et le sigle du pin's. Je cherchais enfin des études plus générales sur le sens et l'articulation des rôles, le comportement des joueurs, l'impact sur les populations. Mais ça, le vendeur me conseilla, avec mépris et aplomb, d'aller le voir en médecine, rayon psychiatrie. C'était un peu plus loin. (Puis il passa, avec nettement plus d'empressement, à un prétendu renseignement technique

capital sur le nouveau jeu à la mode, à donner à un autre client qui avait l'air plus dégourdi ou mieux au parfum que moi). Je n'aime pas ce genre de personnes qui vous traitent de haut parce que vous êtes néophyte, et qui attendent de vous que vous receviez, avant d'être éclairé par la précieuse connaissance, le même nombre de coups de pieds au derrière qui leur fut administré pour y parvenir. La méthode "tâtonnements par une série d'essais à portée limitée" a peut-être une vertu, celle de la patience, mais elle est longue et trop spécialisée à mon goût. Je préfère les pédagogies plus généralisantes, théoriques même, ce qui ne veut pas dire irréalistes, celles des voies brèves en somme. D'ailleurs, le comportement agressif de mon jeune vendeur, guère plus de dix-huit ans, était classique : celui de ce genre d'aîné qui vit mal la présence du cadet, et voit d'un mauvais oeil grandir un rival en puissance. Ce genre de crocs-en-jambe mesquins est plus fréquent qu'on ne croit, entre frères...

Bon, me dis-je, que j'en sois réduit à tout apprendre seul !

La clientèle était effectivement très jeune, passionnée et très absorbée par les ouvrages. Le passage entre les rayons se faisait étroit et difficile et, souvent, il fallait s'accroupir, et donc obturer le passage avant que les autres ne circulassent. Il y avait des coffrets avec des nécessaires en forme de jeux de société pour enfants attardés, avec, point de décorations, mais des costumes selon les rôles avec épées, cannes, et même baguettes magiques, le tout pour les reconstitutions scéniques. Plus intéressants étaient les livres . Je me plongeai dans le manuel du maître de jeu du premier niveau, puis du deuxième niveau, d'un certain jeu de rôles, dont bizarrement le nom m'échappe. C'était quelque chose qui se jouait dans les grandes villes, en vraie grandeur, d'origine californienne, qui sait ?, mais plus probablement française. Je les achetai, ces deux ouvrages, ainsi que le traité du Jeu de l'Oie et, en sus, une étude sur le rôle de Gandalf dans l'univers tolkienien, only for pleasure to myself. Sur le tard, j'envoyai quérir le niveau troisième de ce jeu au nom oublié, mais l'attrait du sujet s'évertua vite, et je montai très rapidement dans le grenier les trois volumes ficelés, où ils jouent maintenant avec l'araignée du plafond. D'ailleurs, il y a eu, depuis, de très graves accidents avec les parties trop "hard" de ce jeu. Je jure, par ce qui est le plus Sacré, n'avoir jamais tâté à ces trucs là. D'autres choses plus adultes m'attendaient. Quoi qu'il en soit, cela me donna des exemples de la profondeur du sujet, d'une manière générale. L'eau boueuse

d'un puits, patiemment décantée et filtrée, n'est elle pas bonne à consommer ?

Avant de sortir, j'épluchai les petites annonces au comptoir. Mais rien qui puisse me renseigner sur mon "complot des pin's". Et j'eus beau écarquiller les yeux, je ne vis point mon journaliste du train, en aucun recoin de la boutique.

Dès que rentré, je me plongeai avec ravissement dans mon butin. J'en appris beaucoup sur la technique des jeux, mais comme cela n'intéresserait que les joueurs chevronnés, je glisserai là dessus. J'ai tout parfaitement mémorisé pourtant. Si c'était en féal service, je pensais de bon gré tenir, à force, la place entendue, dans un tel entretemps. Mais un jeu est un jeu. Si on ne rigole pas avec, autant passer à autre chose ! Le Jeu de l'Oie m'intéressa davantage, par son origine mystérieuse, encore moins préhensible et distincte que celle des échecs. On révéla au XVIIIème siècle, époque des premiers succès de la Franc-Maçonnerie, l'idée que le jeu venait des Grecs et qu'ils l'avaient pris aux Troyens. D'autres le disaient délirant, d'inspiration apollinienne, et que Dédale le père d'Icare et le constructeur du labyrinthe de Minos, en était l'inventeur. A cette époque on s'enticha de ce jeu dans les salons à la mode. Il y eut même, plus tard, de piquantes variantes sans-culotte. Des ensembles formés de pièces et de tables d'ivoire de Karkémish en Syrie et de la vallée des rois en Egypte, montrent que l'idée en est très ancienne, même si, dans ces régions proches de la mer, le sens primordial en avait déjà été fortement torturé. De son côté, le New-Age ne jure que par l'Atlantide ou le Tibet, comme toujours, d'ailleurs, dans ces cas-ci, hélas. Certains savants en affirment l'origine chinoise, et considèrent comme certain son arrivée en occident par la route de la Soie en même temps que l'échiquier.

je trouvai dans un livre, qui résumait et commentait l'épopée de Gilgamesh, la photographie d'une tablette très brève. Le sceau du scribe portait une oie, empreinte un peu partout sur le bord de cette tablette. A partir de cette reproduction, je pouvais traduire :

"En réalité, cette sagesse vient du pays de Sumer, de leurs ancêtre au delà de la mer. Elle est fondée sur les nombres d'Enki et d'Ea (7 et 9, dont le produit donne 63). Ils furent transmis aussi au roi du pays d'Elam, car Elam et Sumer ont toutes deux reçu la puissance de la fidélité du sceau, l'écriture. Le nombre de chaque cabanasse marque son nom et

participe à l'assemblage, à glaise et poix, de l'aire de ceux qui vont passant. Il est la chevillette empreinte de la force donnée à l'homme pour se tenir debout, ce qui engendre la vie. Tu es invité à suivre la trace de l'oie. Les signes de la vie du coeur ont été donnés de la main même de l'interprète de Dieu, celui qui a traversé la mer des roseaux de la nuit, celui qui porte l'anneau du serment, du ciel et de la terre, qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira. Avec lui sont ceux qui partagent son pain, les gardiens de la vie, du souffle de vie, du don confié à la réponse de l'homme.

"Quand tu entendras respirer la brise du soir autour de ta maison, quand ton coeur entendra le murmure des roseaux, rumeur de l'origine, quand tu voudras prendre le chemin du retour, tu traverseras le pays des cédres. Tu monteras aux passes des montagnes qui touchent le ciel, pour rejoindre le pays des ancêtres, où sont les hêtres et les érables. Toi qui vas cheminant, à chaque étape tu devras apposer ta naturelle empreinte. A toi qui as la présence de ton oreille pour entendre la voix du porteur de la flamme du nom, qui va, agile, devant ses pas, à toi qui ouvriras ton coeur pour accueillir qui surgira, la Dame du lieu sourit. Et tu la connaîtras. La Dame enverra vers toi son messager porteur du nom des jours ou du nombre des temps. Elle se révélera au travers de la vision de l'étendue devant toi, par les animaux et les plantes. Tu devras trouver sur lequel s'étend sa main. Tu feras dans tes chasses l'offrande de compensation présentée dans la coupe du coeur. Tu recevras le nombre du nom du silence où bondit le chevreau de ton sein, ou de la bouche du songe, et ta coupe débordera du sacrifice de louange. Ainsi avanceras-tu de cabanasse en cabanasse, et chacune a son nom. Si tu entres dans la maison du puits, prends garde à demander au maître l'eau pour ta soif. Si tu approches de la maison au verrou, sois vigilant, car l'heure vient où les gardes referment la porte. La musique est joyeuse qui sort de la maison de ceux qui rient et boivent, et tu entendras les rumeurs colportées de contrées lointaines par d'autres errants. Tu rencontreras le rémouleur et le fondeur d'or, et celui qui polit les pierres précieuses. Mais saches ne pas oublier que le chemin qui mène à ton nom attend tes pas. Car ce n'est qu'à la fin que tu entendras de la bouche d'Ea, de la voix d'Enki ou de l'écho de ta marche, le vrai nom inscrit par les traces de l'Oie."

C'est la traduction que je pouvais en donner. Le texte était obscur, certes, mais il indiquait à la fois l'ordonnancement d'une procession

sacrée et la loi de disposition des maisons du Dieu. Mais je ne pouvais aller au delà, malgré mes souvenirs et mon expérience de la langue sumérienne, tant notre connaissance repose encore sur bien des conjectures.

Autant essayer de pénétrer la symbolique des cathédrales avec comme seul outil la subculture des banlieues américaines ! Fulcanelli, pour sa part, affirme le lien du grand oeuvre alchimique avec le Jeu de l'oie, mais sans s'étendre. Le choix même de l'oie est mystérieux. L'empreinte de ses pas en trident, très caractéristique, abonde largement en ce sens, de même que ses migrations annuelles, image de la réincarnation de l'âme chez les pythagoriciens. Plus intéressant, et qui me ramène à ma "secte du pin's" : l'oie est toujours affublée du titre de mère. Mais, que je sache, l'oie n'a jamais été le symbole de la terre ! Y aurait-il deux conceptions de la Mère, qui se crêpent encore le chignon aujourd'hui ?

Enfin, cette expression même de "ma mère l'oie" se prête à une foule de jeux, de mots cette fois, au sens plus ou moins ésotérique : "Ma mère la LOI", en français, demeure le plus courant. Le plus rigolo, c'est en occitan et en espagnol qu'on le trouve : "Mi matria es l'oca" ce qui peut s'entendre "Mi matria es loca" (Ma mère est folle). L'oie en latin est "anser" qui joue avec "ansa", l'anse du panier, la boucle, ou l'anneau et le pacte. La ganse, le ruban de l'oie, a une origine gothique ancienne. En anglais, goose parade avec ghost (fantôme) et goon (idiot). Ce thème de l'apparente (fausse) sottise est fréquent avec l'oie. Par exemple l'expression "être jacques" ou "faire le jacques" : c'est, même encore aujourd'hui, synonyme de faire le fou. Mais les Jacques, compagnons bâtisseurs du moyen-âge, arboraient le signe de la patte d'oie et, plus encore, leurs mystérieux collègues les cagots. C'est un jeu de mots sur le totem initiatique : "moi, l'oie", soit "Io oca", ou "Ioca" qui, par permutation, donne "Iaco". Tandis que "cagot" vient de la fierté de ce clan. Excusez l'apparente scatologie issue d'une certaine rusticité de campagnes reculées mais, en bref, un cagot vu d'un bord n'est qu'un bouseux, de l'autre un précieux chieur. Effectivement, on les considérait partout comme de la m. là bas au pied des Pyrénées - d'où le nom en argot occitan qui signifie "bouseux" ou "clopinet" - , et on les chassait sans pitié avec un bâton, alors que leur connaissance traditionnelle était immense. Eux en fuyant faisaient... leur grosse commission, tels de gros bébés boudeurs et, comme le dit le décidé "cago", dans les endroits les

plus fâcheux de préférence ! Or lorsqu'on frappe l'oie avec un roseau - calamos en grec - pour la guider, alors que la douceur suffit, elle éjecte de rage la précieuse calamine qui sert tant au Grand Oeuvre alchimique et que seuls les prétentieux ne savent pas reconnaître. Mais il est plus simple de se laisser guider par le volatile. La douceur fera de l'oie un excellent gardien dans ce cas. Faire le jars, variante pour "oie", est synonyme de faire le jacques, tandis que jargonner est utiliser un parler d'oie.

Comble d'ironie, la cuisine y trouve aussi son compte ! En effet "gooseberry", en anglais, c'est, chez nous, la groseille à maquereaux. Car, en effet, cet animal terrestre, si friand de cette baie verte, est habilement préparé avec (comme l'autre d'ailleurs).

Ah, j'oubliais, les contes pour enfants de "ma mère l'oie" et, après cela en vous saurez autant que moi, après ces doctissimes lectures.

Pourtant j'étais bel et bien embrouillé. Je croulais sous un ensemble de données, si disparates que je ne pouvais trouver que deux raisons à ce désordre : ou tout ça n'était qu'un fatras sans fondement et, dans ce cas on pourra y perdre et y retrouver ce qu'on voudra, ou il y a bien quelque chose de réel, mais alors cela doit être excessivement important, primordial même, vu l'étendue des domaines touchés par le sujet.

Au bout de quelques jours, ne voyant toujours rien venir, je me décidai à forcer encore le destin, et à jouer mon va-tout. Puisque le pin's est apparemment un signe de ralliement, me disais-je, je vais le porter, et on va voir ce qu'on va voir !

Je revins chez Polyphème avec le bijou à la boutonnière.

Rien ne fit. J'avais beau passer les rayons, mine de rien, personne ne bougea, pas même un cil, pas même le petit doigt. En désespoir de cause et boudeur, je revins à mon rayon sur le Jeu de l'Oie car, je l'avoue, j'avais maintenant une nette préférence pour ce domaine là. Je tombais sur un ouvrage qui venait d'arriver sur le sujet. Intéressé, je m'accroupis, j'ouvris au hasard, et je lus : "Faire le jars, contrairement à l'opinion reçue, signifie réussir des choses réputées impossibles. C'est pratiquement synonyme de l'expression "c'est du grand art!" dont on sait qu'elle renvoie à la dernière partie du Grand Oeuvre alchimique, la grande

coction. Entendre le jars, c'est connaître la langue des oiseaux, entrer directement dans les voies de la nature. Résonner comme le jars est l'équivalent de donner le "la", le ton de la musique. Enfin, le cri du jars à certaine saison avait la réputation de remettre d'un coup les rythmes humains en coïncidence parfaite avec les cycles cosmiques. Où qu'il fût poussé, ce signal, dès son émission, portait bonheur à tous ceux qui l'entendaient, il était en effet unique pour une année entière."

De la chance, j'en avais besoin pour trouver une piste, à la fois pour décrocher un travail et résoudre le mystère du pin's. Je ronchonnais. Et ironiquement, plongé dans mes idées, toujours baissé vers le sol, je lançai, sans m'apercevoir que c'était à haute voix, et tout le magasin l'entendit :

"Eh bé, s'il faut jargonner maintenant pour se faire entendre !"

Au même moment, un petit bout de papier, genre morceau de bloc-notes, voleta au dessus de moi, et finit sa course sur mon bouquin, encore ouvert. Je me relevai brusquement avec ma prise. Je fis un tour d'horizon rapide du regard, car je croyais que c'était encore un tour de joueurs "drôles". Rien, personne n'avait bronché. Tout le monde était apparemment en silence, absorbé par sa lecture, et ma réflexion à haute voix n'avait pas perturbé les mouches. Si on s'en tenait à une hypothèse normale, d'un milieu normal, ce papier était tombé tout seul du plafond, ou d'un ouvrage au dessus de ma tête. A moins que quelqu'un n'ait voulu se payer ma figure, je ne voyais pas d'autre hypothèse. Et si c'était çà, on allait voir ! Je fis le tour du rayonnage, de l'étage, puis de toute la boutique. Rien de suspect. J'étais pourtant sûr et certain que c'était une réponse à ma "provoc" avec le pin's. Alors, et alors seulement, je pensai à regarder le fameux papier. C'était une moitié de petite feuille extraite d'un bloc quadrillé. A l'encre, en grosses lettres d'imprimerie majuscules, était écrit :

O KYBELE INITIATOS MAGNA MATER

J'étais sorti du magasin et je pris le premier train qui s'offrit à moi. Je gardai en évidence le pin's à ma veste. Mais l'heure de l'aventure devait être passée à l'horloge céleste, car je ne vis point cette fois de sage ermite à consulter, ni de chevalier noir à pourfendre, de damoiselle

sans défense, voire même de groupes d'adolescents frondeurs. D'ailleurs j'avais meilleur signe en poche.

Dès que rentré, après un bref repas pour ne pas être dérangé, jusqu'à l'aube s'il fallait, je me mis à la tâche seul dans ma chambre, au bureau.

Je commençai donc par m'attaquer à la traduction de la phrase latine. La langue d'Ovide me casse parfaitement les pieds. Les Romains étaient des gens avides et jaloux qui passaient leur temps à faire la guerre aux autres pour leur chiper leurs biens. Ensuite, après la destruction des villes ennemies, ils rebâtissaient et légiféraient, dressaient des règlements administratifs aussi carrés que les angles de leurs rues et que leur morale. Quand ils rendaient compte de leur activité depuis les lointaines provinces, ils se chamaillaient en d'épuisants complots politiques pour le pouvoir. D'où une littérature de récits de guerre, de discours de sénateurs à effets de manche, et de textes de lois à rallonge. Et je dus me pénétrer de toute cette constipite civilisée pendant des années ! J'aurais certes préféré les textes philosophiques du moyen-âge, ou la théologie des Pères des Eglises d'Occident. Mais, paraît-il, ce ne sont que textes en "bas" latin, et je me consolais avec mes cours de grec et de maths, plus passionnants en tout cas. Quoi qu'il en soit, c'est une langue très sobre, difficile à cause de sa concision. Le morceau que j'avais en main était très peu bavard. Quelques mots, un vers écrit en une langue archaïque, d'un poème obscur, datant probablement du troisième siècle, sinon du quatrième, avant notre ère. La traduction littérale ne donnait rien. Après une paire d'heures je finis par trouver les ellipses sous-entendues :

O KYBELE, (ad) INITIATOS (tuos) MAGNA MATER !

ce qui se traduit par :

O CYBELE, VA VERS LES (TES) INITIES, GRANDE MERE !

ou plus probablement, poétiquement :

O CYBELE, GRANDE MERE, OCCUPE-TOI DES (DE TES) INITIES !

le tout, vu la concision, a une curieuse nuance pressante, presque angoissée.

La déclinaison grecque employée, le K au lieu du C (on aurait dit "CYBELA" en latin plus récent), tout m'indiquait une hymne ancienne, probablement le début d'un chant religieux.

Je fonçai dans la bibliothèque de mon père. Je m'en souvenais, il avait déposé là quelques livres sur la déesse, du temps où il faisait des campagnes de fouilles estivales dans le Maghreb. Ces ouvrages très documentés dataient du début du siècle. On a critiqué, depuis, le travail de tous ces savants, comme "importants travaux préliminaires, mais insuffisants". En fait d'insuffisance, les travaux récents l'étaient, eux. Ils se contentent de fustiger leurs aînés sans les citer, et empâtent l'ensemble de leur présentation dans la confiture de quelques idées force, dont je savais déjà la fausseté, et dont le but est d'atténuer notablement la nocivité du culte de Cybèle, de sous-entendre, soit que le culte marial en dérive, soit que le culte de la déesse serait plus juste et plus énergétiquement puissant que celui de la Vierge. Ce concert occulte sur l'étude de la "Magna Mater" fut insensible au départ, puis de plus en plus net au fil des années, depuis la Libération. Et, subitement, comme sur un mot d'ordre, à partir de la fin des années 1970, le silence retomba. Et plus rien ne sortit sur le sujet, sinon exceptionnellement, sous forme de brèves allusions, là où on ne pouvait faire autrement (dictionnaires, en particulier), et selon les poncifs dont je viens de parler. De l'étendue de cette censure subtile, insidieuse et savante, je ne me rendis compte que les jours suivants, en cherchant des compléments en bibliothèque. C'est pourquoi je ne sus pas la chance que j'avais, ce soir là, de consulter de vieux livres.

La Déesse Mère, vieux thème du paléolithique, recevait un culte sur tout le bassin méditerranéen, au delà même, et jusque dans le Nouveau Monde précolombien. Déesse aimable, associée à la fécondité, puis à l'agriculture, à la Nature dans tous les cas. Sa silhouette, au fil des millénaires, a subi un régime amaigrissant, puisqu'on est passé des très énormes mémères nues, en gésine, de Brassempouy et de Catal-Höyük, à la frêle Isis des temps romains, représentée en jeune femme, à la robe blanche à la ceinture bleue aux deux rubans, portant à la main un épi de la nouvelle moisson. Un autre aspect de la féminité était adoré sous la forme de la nuit dangereuse, avec ses fauves, où la lune pouvait rendre fou, pétrifier l'imprudent mâle qui aurait osé la braver. Ces deux aspects se nommaient Gea ou Gaïa d'une part, et Rhéa d'autre part, chez les Crétois

puis les Mycéniens installés en Hellénie bien avant les Grecs. Mais le respect mutuel des sexes, depuis le temps du néolithique, n'entraînait pas plus de phantasmes. Les peuples originaires des Tourganes conçurent le modèle de la combattante, dont les Walkyries nordiques et la Minerve grecque sont des exemples : généreuses, intelligentes, ardentes dans la bataille comme au lit, dévouées aux hommes qu'elles aiment, infernales avec ceux qu'elles détestent. Lorsque ces peuples descendirent à travers l'Arménie, vers le proche orient, et l'actuelle Turquie, avant de se disperser de l'Inde à l'Atlantique, ces envahisseurs, à chefs masculins, entrèrent en conflit avec les vieilles sociétés matriarcales comme la Phénicie ou l'Egypte. La clade entre les conceptions théologiques des uns, les vierges combattantes, et les chasseresses, nocturnes dames au Lion (on oublie souvent que le lion, comme beaucoup de félins, est d'abord un animal vivant la nuit), ou les déesses-nymphes au cerf luni-solaire, des autres, ce conflit occasionna des confusions. Le goût pour le sang des cananéens et des gens d'Asie Mineure fit le reste. Ainsi se transforma Tanit en la dévoreuse de nouveau-nés garçons des phéniciens et des carthaginois. Ainsi naquirent les déesses tueuses de mâles. C'est le cas de Cybèle.

Cybèle, potentate obscure, dont le culte est né en Asie Mineure, représente la Terre toute puissante, celle qui organise tout, y compris les successions monarchiques, avec force, une force basilicale, mais dans l'ombre et avec des moyens occultes. Elle a eu des enfants, mais elle l'a oublié. C'est pourquoi on la représente assise, non pour accoucher, mais les avant-bras, coudes en équerre, attendant à deux lions, prête à les lancer. Tous sont ses créatures, au sens péjoratif du terme. Elle a tué son époux royal, chuchote-t-on dans les cryptes d'initiation, pour garder le pouvoir. Elle a castré son fils Attys, dont elle avait fait l'héritier du trône en même temps que le dieu du printemps, proclame-t-on à la foule, au nom de son grand "dévouement" pour le monde. En fait, ce pauvre benêt d'Attys s'était laissé porter par les "conseils" de maman. L'argument, convainquant, de la nécessaire opération, fut qu'elle devait pouvoir lancer chaque année le signal de la germination, avec quelques gouttes issues de son sexe, mis à l'abri en lieu sûr. Les ennemis de l'homme sont toujours prêts en effet à dérégler le temps pour l'affamer. Or le dieu était le responsable des fils de la terre, mais trop jeune pour défendre ses attributs personnels. Bref, un cauchemar de mère abusive !

Le culte se développa rapidement. Les dévots étaient rassemblée en une secte, une double secte plutôt, car les mixages de sexes n'étaient pas admis: d'un côté les femmes, qui devenaient souvent gouines dans cette ambiance, de l'autre les hommes, dont l'initiation majeure consistait en une solennelle castration. On les nommaient "gallei" ("gallos" veut dire "doux" avec une nuance que n'a pas "galos", suave comme le lait). En grec, c'est un surnom péjoratif s'appliquant précisément aux castrats, un peu comme "gai" quand on veut parler de certains homosexuels trop exubérants. A noter le jeu de mot avec "gallikei", les Galates, pays voisin (Galatia), ou peut-être même les gaulois, ("Gallia"), et en arabe de Mauritanie atlantique, "gallek" veut dire "soi-disant", "prétentieux". Attys, on ne sait pourquoi, portait la coiffe des amis de sa région, laquelle devint l'attribut des galles : le bonnet phrygien. Blanc à l'origine, ce bonnet fut rendu luxurieux par les galles, qui voulurent lui donner la couleur royale, celle qu'on obtenait sur l'étoffe par l'écrasement du murex, coquillage marin, la teignant avec son sang. La véritable pourpre exige que le sang du murex soit prestement fixé. Mais, entre les mains du mauvais teinturier, le rouge vire vite au violet. Ainsi, voulant faire rude, les galles ne firent que violet. C'est pourquoi ils se rabattirent sur la couleur obtenue à partir de la cochenille, le kermès des souffleurs. Cet insecte pompe littéralement toute la sève du chêne à kermès, lequel, pour essayer de s'en défendre, tisse en fait une protection de lignite autour de cet hémiptère. La seule solution pour ne pas tuer l'arbre, c'est d'arracher ces "galles du chêne". On les récupère alors et, par écrasement, on en fait la teinture vermillonne, laquelle n'a pas la beauté de la pourpre brève. Mais, avec le temps et la décoloration solaire, le salissement peut donner l'illusion de cette couleur. On doit prendre garde à ne pas confondre ce bonnet phrygien dénaturé avec le bonnet catalan ou sarde, qui n'a que de loin la même forme, et dont la couleur est obtenue avec le cinabre des monts Pyrénées.

La secte cybélienne se comportait avec l'habituel fanatisme et l'agitation des excités de ce genre de groupuscules, que l'on peut encore voir à l'oeuvre aujourd'hui. Ils allaient mendiants répandre la "parole bonne" de Cybèle, étaient très bruyants, incrustes et sans gêne. Ce fut au point que la prudente Athènes et la vertueuse Sparte refusèrent de les admettre derrière leurs murs, et le culte de la "Magna Mater" n'eut pas droit de cité en Grèce continentale d'une manière générale (un temps !). Fait et unanimité très rares pour l'époque. Auparavant, ils avaient bien

tenté la confusion entre Cybèle et Gaïa pour tromper les élites, en une sorte d'entrisme théologique, mais cela échoua. Il en reste pourtant quelque chose aujourd'hui dans la confusion qu'on entretient sur ces deux figures de la mère.

Les Romains n'eurent pas cette prudence. Friands d'orientalisme, et avant de céder à l'égyptomanie, ils introduisirent solennellement à Rome leur pierre sacrée de Pessinonte, une météorite noire, dans un temple tout neuf. C'était un véritable déménagement depuis l'Asie, pas la création d'une succursale. Tout, les objets du culte, le trésor sacré, la totalité des galles et des galles se fixèrent à demeure en la ville "éternelle". C'était du temps de la fin de Carthage, avant la crise des généraux-dictateurs, de César et de l'Empire. Dès lors, le ver dans le fruit, les magouilles les plus sales se tramèrent entre le Sénat, le Forum et le temple de la déesse. Des consuls, des politiciens, furent initiés, compromis, achetés. Les résistants, ou les sceptiques, furent salis, assassinés. La propagande cybélienne fit tache d'huile dans l'ombre, à grand renfort d'or venant des fidèles fortunés, dons volontaires ou fruits d'odieux chantages. Bref, la République Romaine finit, dans le confidentiel et les chuchotis de cryptes, bien sûr, par se persuader que la grande déesse était la personnification de la Ville et sa grande protectrice. On butait partout sur sa statue, au Forum comme à l'angle des grandes rues. Passons sur les rivalités marrantes qu'il y eut, nécessairement, avec les sectateurs d'Isis, lorsque ceux-ci vinrent chercher niche (écologique) aux galles, "urbi" puis "orbi". Tout cela se passait sous les aimables et immuables formes habituelles, pour ne pas choquer les petites gens, trop loyales à leurs croyances séculaires, et toujours prêtes à défiler dans les rues si un sacrilège trop visible était commis quelque part. Les militaires, pas fous, sachant à quoi peut servir un glaive, préférèrent nettement, puisqu'orientalisme incontournable il y avait, s'enticher d'un dieu viril : ils choisirent Mithra l'Iranien. Suite aux luttes inter-divinités, les cadres initiés des légions, pas plus épargnés que les civils naguère, choisirent la force face à la corruption active. D'où leur captage du pouvoir par le fer, et leur victoire finale sur les politiciens. Désormais, le chef de l'état, devenu l'empereur, se choisissait à main levée par les légionnaires. Après on légalisait les formes. Personne ne désarma pourtant dans le clan gallique. On utilisa la persuasion, comme à Athènes. On confondit habilement Attys avec Mithra, et le Christianisme, ce trouble-fête, arrivant pour compliquer le tout, on

essaya de détourner la religion nouvelle en réalisant un pervers fondu-enchaîné entre Jésus-le-Christ et le nouvel Attys-Mithra. Beaucoup de gens, même parmi les plus savants, par exemple le grand théurge et philosophe, l'empereur Julien, furent bernés par la manoeuvre. Les barbares, et les Pères de l'Eglise d'Orient et d'Occident, dans leur sagesse, s'attaquèrent au problème avec force arguments de bon sens. Et, finalement, la grande déesse fut coulée dans le bronze de l'oubli, tant à Rome qu'à Constantinople.

C'est toute l'histoire de la séduction du mythe actif d'une mère abusive qui détruit ses fils, rend gouines excitées ses filles et, ce faisant, creuse le gouffre de sa chute et entraîne tout dans sa ruine sanglante.

L'âme humaine a besoin de modèles pour l'élaboration de sa compréhension du monde, pour vivre en un mot. Ces modèles sont résumés dans les histoires mythiques. Seulement, si on choisit mal le scénario, le mécanisme de l'inconscient collectif a une telle inertie que, même si individuellement on voit le défaut de telle ou telle histoire, et où il mène, tout le groupe suit comme les moutons de Panurge. Le scénario va infailliblement jusqu'au bout. Tant est puissant le rêve, et l'imaginaire. Et on a beau se justifier, raisonner l'affaire, rien n'y fait. Regardez l'Allemagne et le piège du Crépuscule des dieux. Et merde ! On avait oublié qu'il existait, celui-là, à la fin de la "belle" histoire nordique. Bernés, comme les autres, les cousins germains ! Ne pas faire renaître les dinosaures, témoins disparus des époques antérieures...

Voyons me dis-je, si c'est le cas, vu l'esclandre dans l'antiquité, le modèle cybélien a-t-il une chance de se retrouver dans l'Histoire après la chute de Rome ? Impossible qu'une couillonne (c'est le cas de le dire) pièce de théâtre de ce type puisse avoir eu tant de succès. Et pourtant ! je trouvais au moins un cas frappant d'entichage collectif du mythe cybélien, et assez récent, du moins à l'échelle des siècles.

Sur un des livres de la bibliothèque au sujet de Cybèle, je reconnus, en marge, une note au crayon de la main de mon grand-père. (Ce livre venait donc de lui ?). Elle disait :

"Weishaupt (1748-1830) voir "Illuminés de Bavière". Babeuf, Bakounine, Elisée Reclus en furent."

Ah ah, me dis-je, on se rapproche de notre époque ! Mais qu'est-ce que ces fous-dingues de Bavarois, et autres excités, ont à voir et à faire avec Cybèle ? Lorsque je le compris, après quelques jours, ce fut comme une évidence. Tel un hypnotisé qui se réveille tout seul de l'emprise du mage, je réalisai. Et ça avait été toujours à portée de ma main ! Et depuis des années, encore ! J'eus brusquement peur, très peur même. Je décidai d'arrêter là toute recherche, d'enfouir le pin's dans un coffre, de détruire le papier au texte latin. L'entreprise était ésotérique et politique à la fois. (C'est un peu ce qu'avait dit le jeune Cyrille du train). Elle travaillait dans l'ombre depuis de longs siècles. Elle utilisait maintenant le canal d'un certain réseau de jeu de rôles pour recruter. Apparemment, elle utilisait aussi comme emblème discret un pin's, comme symbole une oie. C'est sur ce dernier point, ce symbole de l'oie uniquement, que je me trompais, et bellement. Ce fut la source de quiproquos très fâcheux. Heureusement que je n'en savais de toute manière pas assez. Cela aurait pu me coûter la vie. Je décidai de clore définitivement la plaisanterie. C'était un matin à l'heure du petit déjeuner que je pris cette résolution, et j'entendis alors un phonographe de gosse qui se mit à chantonner, moqueur, du haut d'un balcon :

"Il court, il court, le furet, le furet des bois, mesdames ! Il court, il court, le furet, le furet des bois, joli ! Il est passé par ici ! Il repassera par là !

"Il court, il court, le furet... "